

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 83 (1956)
Heft: 1

Artikel: Le père Jérémie
Autor: Duplan, J.-L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-229899>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le père Jérémie

par J.-L. Duplan

Le père Jérémie, depuis plus de soixante ans, supportait son malheureux prénom sans récriminer. C'est vrai que s'il avait voulu récriminer, il eût trouvé pour le faire des raisons beaucoup plus graves. Mais son caractère ne l'y portait pas, il était d'un naturel content, oubliait facilement les torts qu'on avait envers lui, et la façon cruelle dont le Destin l'avait traité, il l'avait pardonnée aussi.

Ses malheurs commencèrent le jour où la cigogne qui l'apporta dans son bec choisit pour sa maman la reine de toutes les commères du canton. Pour le plaisir de babiller un moment, les poings sur les hanches, cette maman quittait tout, son lait sur le feu, son plancher à moitié récuré, son bébé seul en face du feu de la cuisine, ceci pour expliquer pourquoi ce pauvre Jérémie avait une étrange cicatrice qui fronçait sa joue droite et faisait légèrement dévier son nez.

L'enfant avait dix ans quand cette idéale maman s'en alla courir la prétantine en compagnie d'un homme qui lui plaisait mieux que son mari, et il ne la revit plus, ni n'entendit parler d'elle. Il fut donc élevé plutôt à la dure par des gens qui d'emblée, le tinrent pour un petit polisson et, chaque jour, lui dirent qu'il finirait mal, faisant leur possible pour que se réalise cette prophétie, battant l'enfant à chaque peccadille et ne lui donnant ni affection ni bons exemples. Il ne devint, cependant, pas plus mauvais qu'un autre, et à la fin, ses patrons furent forcés de reconnaître qu'il avait bonne volonté, qu'il faisait bien joliment son travail et qu'il ne songeait ni à voler ni à mettre le feu.

Quand il fut majeur, libre de se con-

duire à sa guise, étant seul au monde, et de faire autant de bêtises qu'il voudrait, il commença par se marier, et, donnant raison à la croyance populaire qui veut qu'un homme élevé par une mauvaise mère épouse une méchante femme, il prit une mégère, qui ne pouvait vivre en paix avec personne et se fût brouillée avec l'ange Gabriel lui-même, s'il eût été le locataire d'à-côté.

Le pauvre Jérémie eut bien du fil à retordre avec cette créature qui ne faisait que piailler et, même en rêve, se disputait avec une commère imaginaire. Mais un jour, elle mourut, et son mari se senti soulagé comme si on lui avait arraché une grosse molaire en mauvais état. Il essaya de pleurnicher un peu, par convenance, et de se persuader que la défunte avait bien du bon, qu'elle était propre, bonne ménagère, et qu'il n'y en avait pas tant qui fissent la soupe aussi bien qu'elle... Mais il avait de la peine à s'empêcher de fredonner un bout de chanson gaie.

Pendant un an, il fut fort heureux, puis, comme il avait une grande confiance dans l'humanité, il se remaria. Cette fois, il prit une femme très douce, qui parlait timidement et craignait toujours de contrarier les gens... Mais voilà qu'elle était si nonchalante qu'il lui était impossible de se lever pour faire le déjeuner, qu'elle bâillait continuellement, et toute la journée soupirait après le moment d'aller au lit... A huit heures elle y était déjà. Le pauvre Jérémie avait des trous à ses chaussettes, à son pantalon, à sa chemise, et il s'abîma l'estomac à force de ne manger que du pain et du fromage... Il était en train de regretter sa première femme, quand la seconde mourut à son tour. Il n'en chercha pas une troisième. Il devenait vieux et cassé, et un commencement de cataracte lui brouillait la vue : il avait choisi si mal quand il voyait clair,

qu'est-ce que ce serait à présent ? Il continua son métier d'ouvrier de campagne, mais comme il s'ennuyait dans son logis solitaire, il fut pris du désir de voir le monde et s'en fut de-ci, de-là, tantôt à la Côte pour les romptaisons, tantôt à la Vallée pour les foins. Pour la moisson, il se trouva à Vuarnens, chez les Cordey qui l'aimaient beaucoup.

— Quel bon travailleur, dit un jour M. Cordey, il en fait autant qu'un jeune.

— Oui, répondit sa femme, c'est bien triste pour un homme de cet âge d'être obligé de travailler autant.

— Il faut travailler pendant qu'on peut, quand il ne pourra plus, sa fille sera toute contente de le cocoler.

Le père Jérémie parlait souvent de sa fille. Il en parlait à tout le monde, il en parlait à tout propos, d'un ton enjoué qui cachait mal l'attendrissement... Ma fille, si je l'écoutais, je ne battrais pas le coup, je serais tout le temps accroché à ses jupes... Il faut la voir le samedi soir, quand j'arrive : « Mon petit papa, n'es-tu pas bien fatigué, n'as-tu pas soif ?... n'as-tu pas faim ?... viens t'asseoir dans le fauteuil pour mettre tes pantoufles... »

— Que fait-elle, votre fille ? demanda Mme Cordey.

— Elle est maîtresse d'école, annonça-t-il en triomphe, et puis une toute bonne, quand même elle n'a que vingt ans, ce n'est pas elle qui se laisse faire la loi par les gosses.

— Elle a vingt ans, alors vous l'avez eue de votre seconde femme ?

— Oui, dit le père Jérémie en hésitant, comme s'il ne savait pas à laquelle de ses deux épouses attribuer cette fille pleine de vertus.

— Tant mieux, dit le soir Mme Cordey à son mari, que sa fille soit gentille pour lui, mais quand même, elle le rafistolerait un brin... il est tout dépatoïu, le pauvre vieux.

— Oh ! tu comprends que c'est une demoiselle qui joue du piano.

— Ah ! il t'a dit qu'elle joue du piano ?... c'est ça, il se sera saigné aux quatre veines pour la faire instruire... Oui, elle devrait s'occuper un peu plus des habits de son père, moi je lui ramènerais bien quelque chose de temps en temps, au pauvre homme, mais puisque cette demoiselle joue du piano, elle a mieux le temps que moi.

Comme s'il eût deviné ce que pensait sa maîtresse, le père Jérémie lui expliqua un jour :

— Ma fille ! elle voudrait toujours me voir habillé comme un monsieur, quand j'arrive, c'est tout de suite : « Papa, il faut t'acheter un pantalon, papa, il faut t'acheter une blouse... » Mais moi, je ne suis rien orgueilleux...

Le samedi soir, il partit pour rentrer chez lui où l'attendait sa fille.

— Mon té, lui dit Mme Cordey, ça me fait bien mal de vous voir en aller ainsi en clopinant.

— Ne vous en faites pas, patronne, ma fille va venir à ma rencontre un puissant bout avec le char d'un voisin... Il faut voir comme elle conduit bien, la luronne.

— Ah ! tant mieux, dit Mme Cordey soulagée, sans ça, je vous aurais dit d'attendre à demain matin pour qu'un des hommes puisse vous mener un bout.

Clopin-clopant, le père Jérémie s'en alla du côté de la gare. Il prit le train, descendit à la station suivante et, toujours boitant et geignant un peu, à cause des rhumatismes, monta la route solitaire qui conduisait à son village. Arrivé devant chez lui, il sortit la clef de sa poche... Comme on sentait mauvais dans la cuisine : le renfermé, le moisi, la poussière... Le père Jérémie, qui avec sa première femme, s'était quelque peu habitué à la propreté, en fut tout dépité. Il alluma la lampe et chercha ses

pantoufles, parce que les pieds lui faisaient mal. Il croyait les avoir laissées sous une chaise, mais il ne les trouva pas. Il ouvrit le buffet pour voir s'il restait quelque chose pour se faire de la soupe. Il trouva de la nonette au fond d'un cornet, d'où tomba aussi une monstrueuse araignée qui s'enfuit à travers la cuisine, de toute la rapidité de ses nombreuses pattes... Tout en cuisant sa soupe, il se souvint que ses pantoufles, il les avait jetées au rucklon le lundi précédent, parce qu'elles ne valaient plus rien... Et une chemise ? en avait-il une pour changer... Il ouvrit le placard... Oui, il en avait encore une propre, à côté d'un tas de sales... Ah ! mais elle n'avait plus de boutons, pas un seul... La femme qui l'avait lavée n'aurait pas pu en recoudre au moins un, par hasard ?... Les femmes, quand même, quel petit secours on a avec elles !... la meilleure ne vaut rien...

Il chercha une aiguille, du fil... L'aiguille se trouva trop fine et le fil ne voulut à aucun prix entrer dedans. En colère, Jérémie prit son canif et à la place du bouton, tailla un petit trou : demain, il achèterait un double bouton. Tout à coup, il pensa à son lit, qu'il avait laissé tel quel lundi matin... Ma foi, pour un chenit !... Et, tandis qu'il tapait sur l'oreiller pour lui rendre un peu de corps, il soupirait :

— Quelle vie quand même ! s'il n'y a pas de quoi venir fou...

Le lendemain dimanche, les Cordey eurent la visite d'un homme qui demeurait dans le même village que le père Jérémie.

— Alors, vous le connaissez, dit M. Cordey, c'est un bien brave homme, n'est-ce pas ? et sa fille, est-ce qu'elle est aussi bonne qu'il dit ?

— Une fille ? dit le visiteur étonné, il n'a pas plus de fille que votre bovairon.

— Mais voyons, il nous parle toujours de sa fille qui est maîtresse d'école...

— Qu'est-ce que c'est ça pour une blague ? Il n'a point eu d'enfants, avec point de ses femmes.

— Quand même, dit Mme Cordey scandalisée, qu'en a-t-il de plus de nous dire ainsi des mensonges ?

Le lundi, quand le père Jérémie essaya de dire que sa fille était venue le chercher avec un char, il se heurta à un silence désapprobateur. Il eut le cœur serré en comprenant qu'on lui avait pris sa fille, la douce illusion qui lui aidait à vivre.

« Faire beau temps ! »

Des Suisses romands, visitant l'Allemagne, naviguaient un jour sur le Rhin. Il pleuvait à verse depuis des heures quand, tout à coup, un des passagers s'écrie :

— Curieux pays ! Il pleut continuellement et partout nous lisons : « Verboten ! Verboten ! »

(Faire beau temps ! Faire beau temps !)

Mat.

Les jolis proverbes

Une ménagère de Neirivue (Gruyère) disait à ses grandes filles de ne point laisser l'eau sur le feu sans que cela soit nécessaire.

*L'eau qui bout inutilement
cuit le bonheur de la maison.*

(Folklore suisse, notes de Henri Gremaud, Bulle.)

Romands !

Le verre de l'amitié se boit au

BUFFET DE LA GARE

Robert PÉCLARD

LAUSANNE